



**ALEXANDRA
GILBERT**

STANKÉ



OBSOLÈTE







OBSOLÈTE



DE LA MÊME AUTEURE

Gourgenes, Stanké, 2017.

ALEXANDRA GILBERT

OBSOLÈTE

STANKE

*À mon père et à ceux et celles qui croient toujours que
le patrimoine québécois doit être sauvé, valorisé et aimé.*

J'ai les braises au ventre.

Mon univers crépite.

La mort de mon père brûle mes certitudes. J'espère que le vent ne se lèvera pas. S'il soufflait, je crains qu'il ne déclenche un brasier.

Prologue



Saint-Georges, Beauce, 1985

Les rayons du soleil filtrent entre les planches de bois. À l'intérieur de la grange, seules les ombres dansent dans la lueur du crépuscule.

Autour de moi, il y a des horloges grand-père silencieuses, des tables poussiéreuses, des chaises aux sièges défoncés. Parmi tous les meubles qui s'entassent pêle-mêle dans le bâtiment, je repère vite un jouet : une poupée. Je m'éloigne de mon père dont l'attention, déjà, se porte sur des objets posés sur un établi. Je l'aperçois saisir quelque chose de forme tubulaire qu'il place devant la lumière de la fenêtre, en poussant une exclamation que je ne sais pas déchiffrer. Son ami Marcel entre sans me voir, puisque j'ai abandonné la poupée, brisée, pour me glisser dans un berceau. Je me recroqueville sur un mince matelas qui en recouvre le fond. Les rituels entourant la mort récente de ma mère m'ont épuisée, autant que ma propre incompréhension de ce que signifie cette perte.

Rapidement, je m'endors.

En pénétrant dans la grange qui sert de boutique, Jean-Claude repère aussitôt l'arme posée sur l'établi de l'antiquaire. Il la prend dans sa main.

Le pistolet à la crosse d'ivoire est robuste et brut, lisse, poli par le temps. Comme il est beau...

Jean-Claude le retourne délicatement. Il l'expose dans tous les sens, à la lumière du début de cette soirée d'été, afin de trouver un indice qui lui permettrait de l'identifier. Devant la fenêtre, il aperçoit sur l'objet des lettres et des chiffres déformés par la vie, par toutes les mains qui l'ont tenu, caressé, détesté, qui ont appuyé sur la détente, qui l'ont rangé dans un pantalon, dans un étui, dans un endroit fermé à clé, dans un tiroir de table de nuit, qui l'ont brandi dans le noir, prêtes à abattre un ennemi. Toutes ces empreintes font désormais corps avec le pistolet.

Confus, Jean-Claude ne comprend pas pourquoi la veuve Senter l'a remis en cachette à Marcel, pour que celui-ci le lui donne ensuite sans explication.

D'un air convenu, les deux hommes quittent la grange.

Je me réveille dans le bâtiment silencieux. Je réalise rapidement qu'il n'y a plus personne ici. Est-ce que mon père m'aurait oubliée ?

D'instinct, je me dirige vers la porte. En plaquant mon corps contre elle, je parviens à glisser ma petite main dans l'étroite ouverture qui se crée. Je cherche le mécanisme qui me permettrait de l'ouvrir, mais je

ne rencontre qu'un cadenas. D'une voix incertaine, j'appelle mon père. Des larmes coulent sur mon visage.

Je porte une robe jaune soleil. À la hauteur de la poitrine, ma mère avait brodé un téléphone avec des fils de couleur bleue. Du bout de mes doigts trempés, j'appuie de toutes mes forces sur le cadran.

Dring allô papa, dring papa allô dring.

Le jour décline. Des bourrasques s'engouffrent dans le bâtiment, le parcourent d'un bout à l'autre, me laissant terrorisée par les craquements. À cette heure, les ombres deviennent menaçantes. Je tente de ne pas penser à ma mère tant je crains qu'elle vienne me surprendre dans ce lieu sinistre, qu'elle m'apparaisse, translucide, au détour d'une poutre équarrie à la hache.

Je sens le froid monter du sol en terre battue. Croquer mes orteils, se délecter de mes pieds.

Je saisis un manteau à carreaux accroché au mur et je le serre contre moi. La forte odeur de décapant me fait grimacer.

J'ai faim, soif, peur. Je cherche un refuge. Je ne veux pas voir ce qui se cache dans la grange, car s'il n'y a pas de fantômes de chair, il y en a tant d'autres, effrayants... Je sens les yeux morts du cheval à bascule posés sur moi, son hennissement ne tardera pas, ou alors la chaise berçante commencera un mouvement de va-et-vient en murmurant mon nom pendant que les anciens vêtements de femmes s'assembleront pour imiter une forme humaine et virevolter en une danse macabre. L'aiguille du gramophone se met doucement en place. Cette table, ne bouge-t-elle pas, déjà ?

À ma hauteur, la porte entrouverte d'une armoire m'invite. J'y glisse mes jambes, puis le reste de mon corps, déployant le manteau par-dessus moi, prenant bien soin de m'en recouvrir la tête.

Il fait soudain très noir. Me sentant curieusement à l'abri dans le ventre protecteur de l'armoire, je m'endors de nouveau.

Il y a quelques mois, Jean-Claude a perdu sa femme dans un accident de voiture. Depuis, il fuit sa peine en sillonnant les routes à la recherche d'antiquités. C'est sa mère qui garde Marie, âgée de cinq ans. Jean-Claude, introverti et peu volubile, aime écouter les confidences des gens qui lui ouvrent leur porte au hasard des vieilles demeures qu'il croise sur son chemin. Leurs histoires atténuent la blessure de sa perte. Et ses trouvailles commencent à peupler la petite maison qu'il partage avec Marie, car il repart parfois avec un morceau unique ou rare – vaisselle, huche à pain, horloge.

Tranquillement, ses rencontres, tout comme le travail qu'il effectue sur le bois dans le garage qui lui sert d'atelier pour prolonger la vie des pièces plus abîmées, renforcent l'idée que les humains ne font que passer mais que les meubles antiques, ceux qui ont déjà traversé le temps, leur survivront. Jean-Claude liera son existence à celles des antiquités, qui ne le trahiront pas en disparaissant subitement.

Quand Marcel l'a appelé pour lui demander de venir rapidement chez lui, Jean-Claude, pris de court, a emmené sa fille. En l'installant dans la voiture, il s'est

mis à rêver qu'elle partagerait peut-être, un jour, cette passion qu'il porte en lui pour le patrimoine. Lorsque, la joue tuméfiée, il rentre chez lui et constate que les lumières de la maison sont éteintes, il comprend que personne ne se trouve à l'intérieur. Et qu'ainsi s'achève sa première sortie patrimoniale avec sa fille : il l'a oubliée dans une grange.

Je suis réveillée par le bruit d'un moteur. Juste avant que me parvienne le hurlement de mon père :
— Marie !



Dans ma voiture, je longe la rivière Chaudière, dont l'eau qui court sous les glaces perce la surface. Des sculptures se dressent sur les berges, appartenant à un autre monde, égarées. Leur présence contraste avec les chaînes de restauration rapide, les concessionnaires d'automobiles et les nombreuses quincailleries surdimensionnées de ma ville natale, celle où j'ai grandi, celle que j'ai quittée pour tout laisser derrière moi.

Mes mains sont moites à force de serrer si fort le volant. Est-ce la chaleur des feux qui dévorent la planète que je ressens jusqu'ici, ou suis-je tétanisée par le cri de mon père qui ressurgit dans ma tête ?

— Marie !

Par-delà la mort, il hurle mon nom, car encore une fois il m'a négligée. Il ne m'a pas prévenue de sa fin imminente.

C'est aussi étonnant que d'oublier son enfant dans une grange.

Est-ce que les vieux meubles et objets ont encore quelque chose à voir là-dedans ?

Lorsque je pénètre dans l'hôpital, je me sens chanceler. La faim, sûrement. Mes yeux dérivent vers une télé.

Notre monde brûle.

Je m'assois. Le temps de faire taire le cri de mon père qui revient en boucle.

Sur l'écran, un homme dont le regard traduit la stupéfaction et la panique s'enfuit à bord d'une chaloupe, sur fond de ciel rouge, brouillé, le paysage se tord, la chaleur semble envelopper si entièrement tout ce qui est qu'il me vient à l'esprit que le plasma de la télé pourrait se liquéfier et se répandre sur mes bottes.

Un masque laisse entrevoir les mouvements de sa bouche, rapides, comme s'ils étaient saccadés, mais aucun son ne me parvient, je vois sa respiration effectuer une succion du tissu puis le relâcher.

Inspirer, expirer.

Cet homme fuit la dévastation de son confort, de tout ce qu'il connaît.

Je comprends bien la déchirure qui l'embrase.

Il échoue sur une plage réputée pour la douceur de ses eaux où des centaines de ses semblables attendent en silence, surpris par le spectre de la destruction, hébétés de se retrouver sur cette bande de sable incertaine, coincés entre la mer et les brasiers tout proches. Quelques jours auparavant, peut-être ces gens avaient-ils le cœur léger, croyant que la

trajectoire du vent éloignerait le grand feu et qu'ils seraient épargnés.

Je trouve en ces images de dévastation un refuge qui retarde le moment de rejoindre la chambre où mon père est décédé.

Je les savoure.

Puis je quitte l'écran des yeux et je me lève.

Au bout d'un corridor, je trouve la chambre aseptisée. Un préposé s'approche de moi, près du lit vide. Il me tend un petit sac contenant les effets personnels de mon père. Quelle ironie du sort : lui qui, comme le répétait ma grand-mère, « courait le patrimoine », amassant tant de meubles et d'objets du Québec du XIX^e siècle, n'était entouré dans l'ancre de la mort que de quelques vêtements fabriqués en Chine et au Bangladesh, de même que d'articles de toilette anodins.

Je n'ai jamais compris la passion de mon père pour le patrimoine, elle a pris toute la place dans sa vie.

Il n'y a dans cette chambre d'hôpital aucune trace d'un quelconque passé ayant appartenu à quelqu'un en particulier. Ici, les histoires humaines s'achèvent.

La mort est anonyme, les souffrances sont interchangeable.

Le préposé mentionne un trousseau de clés, que mon père tenait dans sa main au moment de son décès. Devant mon silence, il me dit : « Il n'a pas souffert », m'offrant au passage ses condoléances. Les formalités sont terminées, je n'ai plus rien à faire ici.

Je suis forcée de naviguer moi aussi vers une plage où m'attendent mes semblables : ceux et celles qui se

sont fait ravir toutes leurs certitudes et dont la vie s'écroule.

Dehors, le ciel est d'un bleu franc, la lumière du jour entamera fatalement sous peu son déclin. Cette clarté me déstabilise.

Je me dirige vers ma voiture. Instinctivement, je plonge la main dans le sac, j'agrippe le trousseau de clés. Je le serre à mon tour très fort, souhaitant maladroitement y découvrir l'empreinte des derniers instants de mon père.

Je n'y trouve aucune chaleur humaine.

Mes doigts s'égarent sur la forme lisse d'une clé ancienne, plus robuste que les autres, elle se réchauffe au contact de ma peau. Je caresse la douceur du métal.

Cette clé... qui déverrouille des époques lointaines, révolues. Elle s'est fauflée jusqu'ici.

« C'est pire que dans mes souvenirs. Je regarde, effarée, autour de moi. Les meubles et les objets m'envahissent, je sens le poids de leur histoire s'insinuer en moi, ils agrippent mon cœur et le serrent, le souffle ne passe plus, mon corps frissonne.

J'espère seulement que tout cela ne m'appartient pas. »

À la mort de son père, Marie doit disposer d'une collection d'antiquités québécoises, sans quoi elle ne touchera aucun héritage. À l'ère du clic, elle constate rapidement la perte d'intérêt pour le patrimoine. Talonnée par un antiquaire qui l'incite à se réapproprier son histoire, troublée par un vieil ami devenu survivaliste et bousculée par un conjoint qui ne jure que par la technologie, Marie est vite étouffée sous le poids du legs de son père.

Un roman qui reflète notre époque, où l'on est appelé à choisir entre des mondes aux valeurs opposées.



Conseillère sur les enjeux de paix et de prévention des conflits, Alexandra Gilbert a géré pendant vingt ans des projets de développement international. Son second roman lui permet de poursuivre sa réflexion amorcée avec *Gouranes* (Stanké, 2017) sur le retour à la maison comme déclencheur d'une prise de conscience. Elle a également collaboré à différents recueils de nouvelles et revues.

